

Zeitschrift:	The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK
Herausgeber:	Federation of Swiss Societies in the United Kingdom
Band:	- (1922)
Heft:	71
Rubrik:	Literary page

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LITERARY PAGE

Edited by Dr. PAUL LANG.

All letters containing criticisms, suggestions, questions, &c., with regard to this page should be addressed to the "Literary Editor."

INTRODUCTION.

This then is the literary page which the Publisher has kindly put at my disposal! It will perhaps be for some readers something they have long been anxious for, for others it may open up new horizons. It will contain nothing on such dry and solemn things as present-day economics, finance or politics. It will merely be a page for amusement and recreation, which will convey to the readers of "The Swiss Observer" an idea of what the literary and artistic life of Switzerland has been in the past and is in the present. It will, however, not be tainted by highbrowism, nor will it become vulgar and cheap. To find a happy medium will be the supreme effort of the Editor, and he will be most grateful if the readers will assist by telling him frankly, be it orally or in writing, what they think of his endeavours.

What this page will be then—well, you will see for yourselves if you continue to read it. It is no use going in for elaborate predictions in these difficult days we live in.

Sincerely yours,
Dr. PAUL LANG.

PHILIPPE GODET.

The death of Philippe Godet, which occurred on Wednesday, September 27th, at Neuchâtel, is a great loss to Switzerland and particularly to Neuchâtel. His was a personality which will not soon be forgotten; it was that of a man gifted in many ways, a man who combined literary, historical and political interests, and above all one who made one feel he was somebody. His nephew, Charley Clerc, the gifted literary critic of the *Semaine Littéraire*, paid the following moving tribute to him in the *Journal de Genève*:

"Homme de lettres jusqu'au bout des ongles," comme disait S. Rocheblave dans les "Débats" du 11 août, mais en même temps le bourgeois d'une seule ville, qui est pour lui comme au centre du monde, et dont la dignité lui est aussi chère que celle de son propre métier. Connaisseur incomparable de la période classique, collaborateur de revues étrangères, il s'intéresse tout autant au Musée neuchâtelois, et rédige durant l'été, minuieusement, les nécrologies dans le *Messager boîteux*. Et s'il goûte les distinctions universitaires—qui mirent si longtemps à le récompenser—et celles dont l'honneur l'Académie française, il met plus de zèle encore à participer aux débats du Conseil général, et à suivre, sans en manquer une, les assemblées de son parti.

Au reste, qu'il s'agisse d'érudition littéraire ou de modestes besognes civiques, d'une conférence à faire ou d'un plus humble dévouement, c'est le même sentiment du devoir qui le conduit, un esprit de probité professionnelle qui ne saurait admettre que l'œuvre bien fait. Mais tandis que, dans nos milieux romands, le mot de devoir ne se prononce guère sans inspirer l'ennui, ou tout au moins sans communiquer à l'homme qui en use un aspect austère et pesant, Ph. Godet a su jusqu'à la fin nous donner l'impression que le devoir était pour lui plaisir et seule fonction raisonnable. On ne le diminue pas, je pense, en affirmant que ses

principes, loin d'être pour lui un inconfortable fardeau, avaient comme passé dans son tempérament. C'est là pour nous le secret de son influence. A cette richesse de nature, ses adversaires mêmes ne peuvent refuser leur admiration. Il était conscient, croyant, rigoureux de style et fidèle à lui-même autant par grâce innée qu'en vertu de l'effort et de l'obligation.

The following is an outline of this life which was rich in work and success:

Fils du professeur de théologie Frédéric Godet, Philippe Godet était né à Neuchâtel le 23 avril 1850. Étudiant en droit, il avait été le plus fervent belles-lettres et cette société n'avait cessé de jouer dans sa vie un rôle considérable. Une fois avocat, il avait pratiqué le barreau en même temps qu'il se lançait dans le journalisme. Il rédigea un journal, le "Franc-Tireur", puis la "Suisse libérale" pendant quatre ans; il devint le correspondant de la "Gazette de Lausanne" et il l'est resté jusqu'à sa mort; dès 1883 il est le chroniqueur suisse de la "Bibliothèque universelle" et contribue grandement à la rénovation de notre littérature. Pendant nombreux d'années il dirige, dans le même esprit, le "Foyer Romand"; il succéda à Marc Monnier comme correspondant suisse du "Journal des Débats"; il collabore au "Journal de Genève", à la "Semaine littéraire", à la "Revue des Deux Mondes", au "Musée Neuchâtelois", à bien d'autres périodiques encore.

Professeur de littérature française à l'Ecole supérieure des jeunes filles dès 1880, puis au Gymnase cantonal, il succéda en 1900 à Henry Warner à la Faculté des lettres, il avait occupé cette chaire jusqu'à l'automne 1921.

SCHINNER, LE VALAISAN.

Voici ce que Gonzague de Reynold dit du plus grand fils du Valais dans le premier volume de *Cités et Pays Suisses*:

"Schinner! C'est à lui que je pense. Je l'évoque, je le vois, la barrette sur la tête, le nez proéminent, les yeux lucides sous le front bas, les lèvres droites qui jamais ne sourirent, et ce long col maigre. Grande figure de pourpre, haute comme les glaciers valaisans et que j'oppose à leur blancheur. Schinner et le Valais, le héros et la terre ne font qu'un. Il est de glace et de pierre comme les montagnes de son pays—car il est né du roc, ce fils de pâtre. Mais dans cette poitrine de glace et de pierre, un cœur tumultueux comme les sources du Rhône."

"Il fut opiniâtre et rusé comme un paysan. Souvent, il oubliait les services et les aides; mais il plantait les offenses dans sa mémoire comme on plante des clous sur la mazze. Et soit qu'il tint en ses mains lourdes la crose de l'évêque ou le bâton de l'exilé, soit qu'il fut victorieux ou banni, cet homme ne se laissa jamais abattre. Il lutta pour sa gloire et pour son profit, car, étant d'une race pauvre, il connaissait le prix de l'or; il fut soutenu jusqu'à la mort par une grande pensée."

"Cette grande pensée, il l'avait identifiée avec lui-même. Elle était née de ses haines et de ses ambitions. Pauvre vicaire à la soutane rapéciée, là-haut, dans les Alpes natales, il avait songé—et peut-être même avant encore lorsqu'il était un étudiant qui mendiait le long des routes—it avait songé que son crâne tonsuré ne serait pas trop étroit pour la mitre et pour la couronne. Et, quand il se fut assis enfin, dans la salle de la Majorie, dans la salle aux muraillées peintes, sur le trône en bois doré, le diadème de prince au front, la croix d'évêque sur la poitrine, l'améthyste au gant de la main droite; quand il se fut assis sur le trône en bois doré, entre le diacre portant sa crose et le sénaché portant son épée; quand il se fut assis sur le trône en bois doré, dans son château de Majorie, dans sa bonne ville de Sion, entre deux larges montagnes bleues,—à quoi se prit-il à méditer? Il se prit à méditer qu'un prince-évêque a seulement deux degrés à franchir pour monter jusqu'à Rome et que la tire, argente et ronde, comme un glacier le matin, n'est pas lourde à qui, pour la coiffer, redresse un front de granit. . . ."

KARDINAL SCHINNER.

Am 1. Oktober gedachte man in der Schweiz des vierhundertjährigen Todestages des Kardinals Schinner, eines Mannes, der es vom armen Hirtenbühlein zum Kardinal und gefeierten Staatsmann und beinahe zum Papst gebracht hatte. Sein Bild als Politiker ist uns Nachfahren allerdings imposanter, als das als Kirchenmann. Er lebte in der Renaissance und war, wie seine Zeitgenossen, gewaltätig; wohl auch skrupellos, in den Mitteln. Was man aber auch gegen ihn sagen kann, er ist eine der bedeutendsten Gestalten der schweizerischen Geschichte, die ausschlaggebende Gestalt in einer Zeit der Wende—den Jahren der italienischen Feldzüge, die mit der Niederlage von Marignano jäh abbrachen. Unter ihm erlebte das Söldnerleben seinen Höhepunkt, ja, er muss vielleicht sogar für das unüberlegte Abenteuer von Marignano persönlich verantwortlich gemacht werden. 1515, als die veraltete Taktik der Schweizer in der lombardischen Ebene unter dem Feuer der schätzhaften Handbüchsenschützen des französischen Königs zusammenbrach, hatte auch seine Karriere als eidgenössischer Politiker ihr Ende gefunden. Bald kam dann Zwingli und die Reformation, und infolge der grossen Ernützung ging der Reiz des Reiselaufes ständig zurück. Wenige Monate ehe Schinner starb, sandte Zwingli seine erste Reformationschrift hinaus.

Ich lasse hier folgen, was Professor Gagliardi in seiner neuen Geschichte der Schweiz über die Situation im Jahre 1512, als die Schweizer Politik mit der Schinnerischen und Päpstlichen am Engsten zusammenhang, sagt, um daran anschliessend das Dokument abzudrucken, das von den grossen Ehren spricht, die Papst Julius II. den Schweizern zum Danke erwies:

"Julius II., der keine andere Möglichkeit mehr zur Verteilung der Franzosen sah, schloss eben damals mit Spanien und Venedig die sogenannte heilige Liga, in die auch der Kaiser und der König von England eintreten sollten: die Barbaren selber mussten ihm dazu helfen, die Barbaren aus Italien wieder zu verjagen. Mit einer eidgenössischen Gesellschaft, die sich im März 1512 nach Venedig begab, stützte der Kardinal Schinner in seinem Auftrag die entscheidenden Verhandlungen an, und trotz einer blutigen Niederlage des ligistischen Heeres bei Ravenna am 11. April 1512, beschloss die durch eine jahrelange päpstliche Agitation beeinflusste Tagsatzung, am 19. und 30. April den Auszug nach der Lombardia; die im gemeinen Volk immer weiter, sich ausbreitende Abneigung gegen die Franzosen, der Ruhm, als Beschützer der Kirche zu gelten, und reiche finanzielle Erwartungen hatten, dass

THE LIFE OF THE CANTONS.

It is hoped that this column will give you an idea of how rich and manifold is the inner life of the Cantons of our Country. Short stories and poems, descriptions and jokes, either in the four written languages or in our numerous dialects, will tell you how our people at home feel and think, be it in bad times or good, when love-making or when burying their dead. Both crude and tender things will be related, provided they be genuine and typical. I shall begin with a contrast—as our country offers many—and give you an old 'Kühreihen' from Appenzell, taken from O. von Greyerz's delightful collection, which can be bought for 2 frs., along with one of Dominik Müller's, the famous Basle poet, best-known songs:

Appenzeller Kühreihen.

Wönd-er iha, wönd-er iha. Loba!
Allsama mit Nama,
Die alta, die junga,
Die alta, allsama. Loba, Loba!
Chönd allesama, allsama! Loba, Loba!
Wenn i em Vech ha pfife,
So chönd allsama zuha z'schlyche,
Wohl zuha, da zuha.
Trib iha allsama, wohl zuha, bas zuha!
Höbsch sond' s'ond frei, holdsälig dazue.
Loba! Loba!

Wäss wohl, wenn er's Singa vergohd:
Wenn a Wiega i der Stoba stohd.
Wenn de Ma mit Flüscha dri schlohd
Ond der Loft zue alle Löchera inablost.
Loba! Loba!

Trib iha, iha allsamen, allsama:

Die Hinked, die Stinked

Die Pletzet, die Gschegget

Die Gflecket, die Plässet

Die Schwanzeri, Tanzeri

Glinzeri, Blinzeri;

D' Lehneri, d'Fehneri

D' Schmalzeri, d' Hasleri

D' Moseri, 's Halböhri

's Möhrl;

's E-äugli, 's Träffäugli

Die erst Gell ond die Alt;

's Chrammbec ond die E;

Der Grossbuch ond die Ruuch,

D' Langbeeneri, d' Haglehneri—

Trib iha, wohl zuha,

Da zuha, bas zuha! Loba!

Sit dass i gwibet ha,

Han i ke Brot me gah;

Sit dass i gwibet ha,

Han i ke Glück me gah, Loba!

Wenn's ase wohl gohd

Ond niema still stohd,

So iss jo g'rota. Loba!

's iss kene Lüta bas as ösera Chüeha,

Sie trinkid oss-em Bach ond mögigl trüeha.

Heimkehr.

Wenn du so aus der Fremde heimgekehrt,
Mit allerhand Erinnerung beschwert,
Der Unrat müde und vom Schauen satt,
Nun wiederum betrifft die stille Stadt.
Die stille graue Stadt am jungen Rhein
Mit seinem Rosenwölkchenwiderschein,
Und all die welschen Läute noch im Ohr,
Der heimathen Zunge ganz entwöhnt,
Und sie nun wieder dir entgezont:
O wie gemüthlich kommt dir alles vor.
Wie sicher fühlt sich deines Lebens Kahn,
Wie segnest du der Heimat Suppenhafen,
Wie voll Entzücken zündet du den braven,
Vaterländisch-würzigen Stumpen an!

Ausschlag über rein politische Erwägungen bewirkt, und in dem überraschenden Erfolg, den die das Welschtirpol durchziehenden Truppen bei ihrem Austritt in die Lombardie alsbald errungen, fand die vom staatlichen Gesichtspunkt aus fast abenurliche zu nennende Unternehmung alsbald ihre Rechtfertigung.

Die 18.000 Mann, die sich im Mai 1512 mit Einwilligung Maximilians in Verona sammelten, drängten nämlich zunächst, im Verein mit den Venezianern, die Franzosen, die bei Ravenna ihren Führer und damit Initiative, Schlagkraft und Sicherheit verloren hatten, binnen wenigen Wochen fast ohne Schwertstreit aus ihren italienischen Besitzungen zurück, eroberten Pavia und gewannen Mailand, ohne die päpstlichen und spanischen Truppen nur zu erwarten. Die Bevölkerung, bereits gewohnt, jeden Herrschaftswechsel als eine stets vergeblich gehoffte Verbesserung ihrer Lage zu begrüssen, wandte sich ihnen ebenfalls zu, und schon am 20. Juni 1512 betrat ein päpstlicher Gouverneur die Hauptstadt, während die Romagna unter die Herrschaft Julius' II. zurückkehrte und Genoa sich als freie Republik erklärte. Mit Ausnahme einiger Schlossbesetzungen, die sich hartnäckig hielten, war so das mittlere Oberitalien fast ohne Widerstand der heiligen Liga anheimgefallen und von einem andern Willen als dem des Papstes und der Schweizer nicht mehr die Rede.

Text der päpstlichen Bulle vom 5. Juli 1512.
IULIUS. Bischof, Knecht der Knechte Gottes, zu ewigem Gedächtnis dieser Sache. Wenn auch die römischen Päpste allein Getreuen und Ergebenen des apostolischen Stuhls ihre milden Gaben willig darzurück gewohnt sind, erachten wir es doch währlich für würdig, ja währlich gebührend, dass denjenigen, welche für die Befürchtung der Freiheit der Kirche und ganz Italiens mit ausserordentlicher Begierde und Ergebenheit mit allen Kräften und aller Anstrengung Leib und Leben preisgegeben sich nicht gescheut haben, das mit um so freiziebigem Gemüte gewährt werde, wodurch ihnen Ehre und Ruhm zu Teil wird und die Zeichen ihrer Treue und Verdienste überall gezeigt werden, auch sie selbst hiendurch um so inbrünstiger in gewohnter Art und Ergebenheit becharren, und anderer durch ihr Beispiel angereizt, ermuert werden, dem vorgenannten Stuhl treuer Gehorsam zu leisten, da man weiß, dass sie von demselben Stuhl grossere Beweise seiner Freigebigkeit empfangen haben. Da also neulich auf Anstift des Säters böser Werke, welcher die Verkehrten und die Feinde des christlichen Religion unterstützt, dem die der Verderblosen verfallenen Menschen dienen, die römische Kirche von einem unheilvollen und verderblichen Schisma und ganz Italien von Wittern und Schaden derartig befallen sind, dass sie ausser dem Stuhle der vorgenannten römischen Kirche ihrer Mutter, auf sich nehmen und sich befeissen, dass sie ausser unsrem und dem genannten Stuhles Segen und Dank vom Spender der himmlischen Gaben den Ruhm ewiger Seligkeit und auf Erden unvergängliches Lob erwerben.

• Einig davon sind heute noch im Schweizer Landesmuseum zu sehen.